

MOBILE DE RUPTURE

COOKIE ALLEZ

MOBILE DE RUPTURE

roman

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02732-5

Il y a une mortalité terrible chez les sentiments.
Romain Gary

Avant même de s'asseoir, Régis avait posé son téléphone sur la nappe blanche. Geste machinal teinté d'un rien d'affection envers la minuscule machine. C'était le dernier modèle des nouvelles gammes dites tactiles. Le tout dernier, Sibylle le savait, car la publicité l'avait frappée, qui adjurait en anglais : *MUST HAVE* ! La britannique injonction venait de passer des vêtements et des accessoires féminins à la panoplie électronique qui harnache l'homme moderne. À défaut d'être, possédons ! Le concept avait élargi sa gamme, s'était répandu. Il n'avait plus de sexe, plus de limite. Il fleurissait dans tous les magasins, dans tous les magazines. Il ne prenait plus de gants avec la langue d'ici : le Must était universel. Plus besoin de guillemets,

plus besoin d'italiques ; désormais partout chez lui, partout majuscule. Vive l'anglais !

All-in-One, tel était le nom de l'engin qui enlaidissait la table si joliment dressée qu'elle justifiait d'avance le montant de l'addition. Dans certains restaurants, la cuisine n'est qu'un argument parmi d'autres, la décoration et la mise en scène visent d'autres appétits. Régis avait choisi *Le Parc aux Saveurs* à Ville-d'Avray dans le seul but de l'épater ; dès le seuil, Sibylle l'avait compris. C'était plutôt flatteur. Le mot « encourageant » ne lui était pas venu à l'esprit car elle ne se risquait pas à aller au bout de certaines pensées intimes.

La table se trouvait un peu à l'écart, en lisière du jardin. Elle croulait sous les signes extérieurs de richesse – assiettes de présentation en miroir moucheté, débauche de cristal, escadrons de couverts rutilants en ordre de bataille. La silhouette altièrre d'une orchidée blanche signait la composition d'un paraphe orgueilleux. Dans ce cadre, aussi *smart* soit-il, un téléphone constituait une faute de goût.

Mais Régis avait des traits réguliers, le teint doré, des rides malicieuses au coin des yeux. Il avait aussi cet air vaguement lointain des mannequins entre deux âges qui, vêtus de tweeds broussailleux et de gilets en cashmere mousseux comme des édredons, traversent nonchalamment les pages de certaines revues de luxe. À l'évidence – des indices l'attestent –, ces hommes-là jouent au polo, conduisent des cabriolets vert épinard, chassent la grouse en Écosse, se grisent d'élixirs divins qui miroitent sous des étiquettes prestigieuses. Jamais de *smartphone* sur les photos, ce serait anachronique. Aucun signe d'une quelconque activité lucrative : leur métier, c'est d'avoir cet air-là, qui met en valeur la laine anglaise et tout ce qui va avec. Sibylle avait appris lors de leur rencontre chez des amis que Régis exerçait une double activité d'antiquaire et de conseil en patrimoine artistique : il n'en fallait pas plus pour lui pardonner la tache noire sur la nappe. Elle était d'autant plus indulgente que cet homme, sûrement fort occupé, semblait

s'être glissé avec une nonchalance distinguée dans sa veste en velours côtelé. Et elle lui plaisait, cette veste, imperceptiblement avachie mais de bonne coupe, avec des empiècements en peau, ton sur ton, aux coudes. Le bellâtre sur papier glacé avait quelque chose d'un artiste. C'est ce décalage charmant qui l'avait anesthésiée. Une autre forme d'élégance, le savamment négligé. Ou une autre forme d'artifice, le faussement usé ? L'idée n'avait pas assez cheminé dans son cerveau pour faire les phrases qui répondraient à la question. Tout est codé, elle le savait pourtant.

Quant aux mots, Sibylle entretenait avec eux des relations ambiguës. Peut-être à cause de son métier de rédactrice, elle les savait capricieux : les mots font toujours un peu ce qu'ils veulent. Ils vont et ils viennent; ils s'imposent ou ils se cachent.

Certains restent littéralement coincés dans un méandre de l'inconscient.

Attendent-ils leur heure pour en sortir ? Elle préférerait l'ignorer. Aussi s'ingéniait-elle à administrer ses affaires intérieures avec prudence.

Certains *pourquoi* – la vie l'enseigne –

vous lancent dans de drôles d'aventures.

À quarante-deux ans, le temps des questions est révolu ; elle avait l'âge des installations.

Régis lui offrit la meilleure place, la meilleure vue, face au jardin bien sûr :

– Le soleil n'est pas trop fort ? Si vous voulez un peu d'ombre, je peux pousser la table...

– Je ne vais tout de même pas bouder les premiers rayons de mai !

Il prit son temps pour tenir sa chaise et la repousser, très délicatement, vers la table ; puis alla s'asseoir.

Un peu comme un point-virgule qui ponctuait tous ces mouvements, il y eut un silence plein de trouble avant qu'il l'invite d'un geste cérémonieux à prendre connaissance de la carte. Il fallait cependant dire quelque chose :

– C'est bien, cet endroit, hein ? Verre et acier... Ce bâtiment me fait penser à la proue d'un navire en cristal qui avance dans le parc. C'est assez génial... On décolle, non ?

La comparaison lui plut, mais Sibylle avait du mal à « décoller ». Dans la voiture,

ils n'avaient échangé que des banalités ; c'était un peu rapide pour elle, cette proximité.

Pour le féliciter sur le choix du lieu, elle chercha quelque chose à dire :

– Incroyable, cette forme, et cette transparence ! C'est magique... Une prouesse architecturale, j'imagine ?

Une prouesse architecturale ! C'étaient des mots tout faits, prêts à l'emploi, en kit, comme des sous-titres de journal, ou des compilations de micros-trottoirs. Elle aurait aimé se montrer plus brillante, sortir le nom de l'architecte du chef-d'oeuvre, glisser quelque chose sur l'évolution de cette discipline dans les dix dernières années. Au contraire, elle s'était stupidement empressée de lui passer la parole. Incapable de « décoller » tout de suite, elle ne se sentait pas assez déglurée pour laisser la conversation quitter si vite le champ des banalités.

Pour reprendre pied, il lui fallait parler des meubles qu'elle voulait vendre car une maison dont elle avait hérité de façon absolument imprévue nécessitait des travaux.

Ce n'était en somme qu'un simple déjeuner de travail ! Il était grand temps que s'accomplisse son rêve d'enfant: faire des confitures dans une vraie maison bien à elle, une maison avec un toit en chapeau de gendarme, des fenêtres comme des yeux, une porte comme une bouche.

De cela non plus elle n'était pas prête à parler. Trop intime, trop sensible.

Par chance, c'est All-in-One qui l'avait tirée d'embarras : il s'était subitement mis à tressauter sur la table en produisant un drôle de bruit, un son humain, entre gargouillis et ronflement. Régis avait oublié d'éteindre son portable. Sans pour autant renoncer à cet appel, il lui signifia avec une mimique de désespoir qu'il était intolérable d'être dérangé en sa compagnie.

– Oui, Laure, mais, là, j'ai un déjeuner...

Oui, d'accord. Je t'appelle cet après-midi.

D'accord. Non ? Vraiment ? Ah ! Bon. Ah...

D'accord. Non, je t'appelle plutôt vers sept heures. Oui, oui, d'accord. Promis, mais c'est plutôt moi qui t'appelle, hein ! Oui.

Mais non... Bisou, je t'appelle, promis.

Salut, salut !

Litanies téléphoniques. Dialogues à une voix. Jeux d'ondes et de barrières. Laure venait d'entrer par effraction dans le paysage.

C'était leur premier tête-à-tête ; c'était en mai ; c'était il y a cinq ans.

Les mises en bouche

*À tous les repas pris en commun,
nous invitons la liberté à s'asseoir.*

La place demeure vide mais le couvert reste mis.

René Char

Pour fêter leur anniversaire de mariage, il a réservé la même table. Dans le temple de la gastronomie, les officiants ont changé, mais le rite demeure identique. En septembre, les affaires reprennent et le restaurant est bondé, même le soir. Sibylle est un peu déçue ; Régis est ravi, le monde ne lui déplaît pas, bien au contraire. Il a coutume de dire qu'il aime « les endroits où il y a de la vie » et s'y montre d'ailleurs fort à l'aise.

Parfois, elle se dit qu'il a besoin de promener sa séduction en ville. Pour l'aérer.

Pour en vérifier le fonctionnement.

Lorsqu'ils rejoignent leur place, elle n'a pas besoin de scruter les visages pour savoir qu'on les regarde. Lui surtout. Les femmes naturellement, mais les hommes aussi, ceux qui ont besoin de se mesurer,

et d'autres encore qui le trouvent à leur goût. Le petit plissé soleil au coin des yeux fait toujours recette auprès des premières, l'allure élégamment décontractée impressionne les seconds. Tout au long de ce minuscule trajet, elle oscille entre deux sentiments, une fierté un peu idiote et une inquiétude légère.

Comme pour prolonger la représentation, afin de ne déléguer à personne le soin de l'aider à s'asseoir, il écarte le garçon au garde-à-vous devant la chaise qui lui est destinée et s'applique à encastrer femme et siège sous la table. Cette galanterie appuyée ne passe évidemment pas inaperçue, c'est celle des grands jours, ou des grands restaurants.

Régis a le sens de la mise en scène. Et à dire vrai, il passe beaucoup de temps à soigner l'apparence – ce qui, parfois, l'agace un peu. Les trop longs célibats finissent presque toujours, chez les filles, comme chez les garçons, par privilégier le naturel, puis le confort.

Sibylle ne fait pas exception, d'autant que l'authenticité fait partie des valeurs qu'elle cultive et affiche.

En trois ans de mariage, les talons aiguilles

n'ont toujours pas détrôné les bons vieux mocassins. Mais pour ce dîner de célébration, elle a mis ses escarpins vernis.

Satisfait d'avoir accompli les gestes que l'on attend d'un gentleman, Régis pose son tout nouveau portable à droite de son assiette, à portée de main, parallèle à son couteau. Le matin même, il lui avait présenté cette acquisition de la veille : un énième descendant des All-in-One – dynastie bien connue pour son intelligence et son esprit participatif. Elle l'avait salué poliment, mais n'avait pas manifesté le désir de faire plus ample connaissance.

D'ailleurs, même lorsque ces engins lui appartiennent, Sibylle s'en tient au plus minimaliste des savoirs. Le dernier-né de son mari, assis sur la table, bonne bête prête à léchouiller l'oreille de son maître, semble décidé à respecter en silence la solennité du jour. Il peut être tranquille, Régis ne l'éteindra ni ne s'en séparera.

C'était devenu un sujet de plaisanterie : s'il pouvait se le faire greffer dans l'oreille, il n'hésiterait pas !

D'habitude, elle n'en prend pas ombrage ; aujourd'hui, elle aurait aimé qu'il le laisse dans sa poche.

Comme s'il avait senti frémir un début d'agacement, Régis passe aussitôt aux nourritures terrestres :

– Qu'est-ce que tu veux, Sib ? Poisson ou viande... c'est pour choisir le vin. À moins que tu préfères du champagne ?

Il a hâte d'avoir un verre plein devant lui.

Mais il a surtout hâte d'enchaîner. Il faut que ça tourne.

Les petits silences gênés en forme de point-virgule du premier rendez-vous n'ont plus de raison d'être : on sait tout l'un de l'autre ; on s'est tout dit. Ou presque. Ce n'est pas le moment de laisser la conversation faiblir.

– Tu as vu comme leur parc est beau ?

Ils ont allumé les projecteurs – c'est fou :

le soleil est déjà couché, l'été est fini.

Enfin... les arbres sont encore en feuilles.

Oui, elle a vu. Mais ce n'est pas un « parc ». Régis a tendance à magnifier ce qu'il s'approprie, ce qu'il donne, ce qu'il fait, ce qu'il vend. Pourquoi cet inconditionnel citadin se met-il à lui parler de ce qu'il appelle, non sans mépris, « les petites

fleu-fleurs » ? Locution qui, dans sa bouche, désigne indifféremment les jardins, les prés, les parcs, les forêts, les potagers et tout ce qui de près ou de loin possède une ascendance végétale.

Le jardin du *Parc aux Saveurs* a perdu son âme.

Massacré par la prouesse architecturale de ce très médiatique génie dont elle a encore oublié le nom.

Aujourd'hui, elle ne perçoit qu'un grand bâtiment transparent, comme une sorte d'énorme ver de verre, dont la carcasse en acier évoquerait les anneaux. Dans ses boyaux, des omnivores à deux pattes. Et dans les panses des bipèdes avides, d'autres boyaux que le Chef, toqué et de pied en cap vêtu de blanc, emplît de prouesses culinaires. Les emboîtements de la vie. *Le Parc aux Saveurs* est un lieu où soufflent les esprits conjugués de l'architecture et de la gastronomie – assertion que tout le monde ici s'efforce de croire et de répandre comme une vérité première : ce qui est bon pour le tiroir-caisse l'est aussi pour l'image du client. La synergie est parfaite.

Le jardin a gardé ses anciens murs de pierres qu'escaladent chèvrefeuilles et clématites. Il y avait sans doute là une maison où vivait une famille. Des enfants jouaient à chat perché, à la marelle ou au croquet ; des adolescents se sont cachés dans les buissons pour éprouver l'audace de leur propre sève ; des vieillards assis sous les tilleuls ont attendu que la mort leur fasse signe. Tous les jardins racontent la même chose. Sibylle a toujours eu beaucoup de mal avec les temps nouveaux, et plus encore avec les renoncements. Sans faire le lien, sans trop savoir pourquoi, c'est Régis qu'elle tient pour responsable de la transparente « prouesse architecturale » qui a ravagé ce jardin. Il faut dire que depuis quelque temps, elle a le coeur sensible, prompt à la nostalgie. Et parfois, mauvais esprit. Elle regarde son mari, absorbé dans la lecture du panégyrique de la brigade des cuisines – Chef, Maître Pâtissier, Maître Boulanger. Régis n'a pas pris une ride. Il a l'air serein. Il ne se pose aucune question.

« Nous fêtons nos trois ans de mariage, et voilà que quelque chose gâche tout...

C'est ce portable idiot ! Ou l'endroit qu'il a choisi, peut-être. Je ne devrais pas en faire une histoire. Je ne sais pas ce que j'ai à être si sensible en ce moment », se reprend-elle, appliquée à trouver le bonheur que l'on attend d'un dîner de fête.

Ce ne sont pas les bonnes raisons de se réjouir qui manquent. Elle tente de revenir à de meilleures dispositions en touillant la sauce des souvenirs :

– Tu te souviens de notre première rencontre ? Moi, je n'ai rien oublié, je pourrais tourner un film et même zoomer sur plein de détails...

– Moi aussi, bien sûr.

Sous l'emprise de l'intense collaboration qui se noue entre son imagination et ses papilles, il n'a pas levé les yeux. Pour réprimer un petit pincement au cœur, elle poursuit :

– Christine m'avait invitée au dernier moment... Tu vois : du genre « *à la bonne franquette... tu me connais, chez moi, c'est toujours simple !* »... Heureusement, je me doutais bien que sa franquette serait quand même un peu chichiteuse !

doutais bien que sa franquette serait quand même un peu chichiteuse ! En fait, je suis sûre qu'elle m'a appelée pour combler un trou, tu ne crois pas ?

– Tu ne l'aimes pas, cette fille... Pourquoi avoir accepté ? C'était écrit : nous devons nous rencontrer ! Le destin, c'est ça ?!

Elle s'abstient de répondre que la solitude du samedi soir est plus épaisse que celle de la semaine.

– Destin ou pas, à tout hasard, je m'étais un peu pomponnée. Et tu vois...

– Alors, fi nalement, que veux-tu ? Viande ou poisson ?

– J'attends que l'on m'explique la carte... que je trouve drôlement mystérieuse !

Ce soir-là, ils étaient une bonne dizaine, comme piochés au hasard dans le répertoire de Christine. Parmi trois ou quatre couples, elle était la seule célibataire, à l'exception de Régis qui était également venu seul. Elle l'avait tout de suite repéré, mais ils n'avaient pas échangé trois mots.

Cependant, entre la poire et le fromage, Régis avait confié la grande frustration de sa vie : il compensait une vocation ratée d'architecte en achetant, au fil des trouvailles et pour une bouchée de pain, des mesures délabrées qu'il faisait rénover et revendait transfigurées afin de pouvoir recommencer. Il adorait, disait-il, transformer, redonner vie, même si cela n'était guère lucratif.

Sibylle avait traduit qu'à défaut d'être le créateur qui creuse et élève, qui relie la terre au ciel, à défaut d'être celui qui dialogue avec les âmes de la pierre, du bois et du fer, il bricolait en espérant faire des affaires. Dans cette passion pour l'architecture, elle avait vu le signe d'une profondeur possible sous l'affichage de qualités physiques trop criantes.

Un peu plus tard dans la soirée, quelqu'un évoqua son métier d'antiquaire spécialisé dans le mobilier des années trente.

Et de fil en aiguille, elle apprit qu'il était également «conseiller en patrimoine artistique». Sans trop comprendre à quoi rimait ce surcroît de compétence, elle estima que c'était plus rassurant que les travaux de rafistolage.

Par provocation ou pour signifier sa présence comme le font brusquement les timides, elle avait lancé tout à trac:

– Ça tombe bien ! J’ai plein de meubles Art déco à expertiser... Peut-être même à vendre.

Et d’expliquer qu’un homme qu’elle n’avait jamais connu, son parrain, venait de lui léguer une petite maison à Lundy. Une bicoque sans prétention mais construite en 1929 et entièrement meublée dans le style de l’époque. Le notaire qui lui avait annoncé cet héritage imprévu venait de lui remettre les clés. Une situation un peu romanesque qui fit son effet sur les convives.

On la pressa de questions qu’elle esquiva et il fut décrété que Régis devait absolument évaluer ce mobilier où se cachaient peut-être des merveilles. Par jeu, et parce que le vin était bon, la tablée fit une bronca pour qu’ils sortent leurs agendas sur-le-champ – ils ne pouvaient reculer sans se montrer grossiers l’un envers l’autre.

– Tu te souviens ? Moi, j’ai eu l’impression d’être prise au piège ! Mais, c’est sûr, nous nous plûmes...

Joli verbe, joli temps, en accord parfait avec l’humeur optimiste nécessaire à qui veut apprivoiser une maison inconnue pour la faire sienne.

– Tu me plais encore, tu sais ! Le service est trop long, tu ne trouves pas ? Pour patienter, je vais commander une coupe de, champagne... Bonne idée ?

– Bonne idée !

– On ne change pas ? Cuvée Louise Pommery ? Rosé ?

– Non, on ne change surtout pas !

Il sait que c'est son champagne préféré.
Il y a cinq ans, de retour chez elle après le dîner chez Christine, en cherchant le sommeil, Sibylle avait prudemment arrêté sa pensée sur cette chance inespérée que lui offrait le ciel de bénéficier de l'oeil d'un expert. Après trois ans de mariage, elle sait que l'expert est ce que l'on appelle communément un homme gentil.